

LE QUART DE LA MOITIÉ DU VIDE

MANUELA LALIC

du 14 septembre au 19 octobre 2019

Depuis plus de vingt ans, le travail de Manuela Lalic sonde les articulations structurelles, opérationnelles et symboliques de la société. Parmi les enjeux qui en ressortent, les comportements qui nous sont collectivement inculqués, les modes de production de masse et le pouvoir des objets de consommation à échapper à leur prescription fonctionnelle se conjuguent à des réflexions tant politiques qu'écologiques. Par des stratégies d'accumulation, de soustraction, de sectionnement ou d'association, Lalic dévoile, non sans humour, les reflets et les revers du vivre-ensemble.

Empreinte d'une réflexion sur le principe du retranchement et de son potentiel à générer des espaces fictifs, l'installation *Le quart de la moitié du vide* engage librement les notions de collectivité et du libre-arbitre. D'emblée, le déploiement bipartite de l'œuvre s'impose par une ligne massive composée de tables usagées, lesquelles sont nettement découpées et raccordées les unes aux autres, traversant l'ensemble de la salle d'exposition de manière à la diviser en deux. D'un côté, l'espace est vacant. De l'autre, sont dispersées une multitude de formes, de matériaux et d'objets qui semblent en proie à la dérive, s'étalant au sol et aux murs, générant des rencontres en fusion ou en tension. D'entrée de jeu, cette scission spatiale oblige le spectateur à faire un choix : soit se diriger du côté de l'espace vide, soit opter pour le versant opposé, matériellement chargé. Loin d'être anodin, ce double circuit est pensé de façon à mettre de l'avant l'importance de considérer le point de vue individuel sur un schéma ou une situation donnée. Allons-nous d'abord choisir d'avoir une perspective à distance sur l'ensemble de la proposition ou plutôt de plonger directement dans ce flot d'éléments hétéroclites ?

La question de la décision individuelle s'arrime ici à celle de la communauté. Les tables trouvées par l'artiste au fil de ses déambulations urbaines puis assemblées en une trame linéaire au cœur de l'installation renvoient, par leurs formes et matériaux variés, à des usages domestiques ou professionnels pluriels (table de cuisine, table de bureau, table à café, table de terrasse, etc.) impliquant le plus souvent la réunion, l'échange, le partage. Face à ces associations à la fois utilitaires et sociales, l'imposante découpe qui tranche la chaîne de tables de manière presque clinique apparaît comme une radiographie de leur fonction communale. Celle-ci laisse notamment voir qu'au-delà de leurs fortes associations symboliques, il y a une relation physique de support des tables les unes avec les autres, permettant à l'ensemble de tenir en équilibre. Plus encore, cette ligne de force marque le passage à un autre registre, où la juxtaposition axiale laisse place à une dissémination éclatée. Comme le souligne l'artiste : « En affirmant l'idée d'un collectif hétéroclite mais tissé serré, [les tables] imposent un point de vue en opposition avec un dispositif installatif fait de sections d'actions individuelles en attente d'être assemblées. »

En effet, dans cet espace adjacent, c'est une toute autre charge structurelle, sémantique, voire même énergétique, qui se déploie. Disséminées en une composition éclatée, des objets aussi variés que des lampes de construction, équerres, fers à repasser, charnières, panneaux de poly-

styrène isolant (et réfléchissants), agrafeuses industrielles, escabeaux, franges en tissu colorés, sandales de plage, rallonges, assiettes à usage unique, boîtes de carton, os emballés, rouleaux de ruban adhésif ou de papier hygiénique, néons, miroirs et portions de nouilles ramen se côtoient, se frôlent, sont parfois imbriqués ou même fusionnés de manière à produire de nouvelles entités. Rappelant à la fois un espace domestique onirique, un site de construction carnavalesque et un environnement dada (on pense notamment à *Merzbau* de Kurt Schwitters), cette moitié de l'installation projette, pour reprendre les mots de l'artiste, une dimension *trans* qui défie les catégories rigides. Dans cet univers scintillant et insolite qui dénote une liberté de pensée, l'idée de collectivité se manifeste davantage en caricaturant ce qui serait de l'ordre du divertissement et de l'artifice. Pourtant, ce micro-paysage fictif évoque aussi une dérive écologique, les objets de consommation semblant être à l'abandon, presque flottants, et en quelque sorte laissés à leur propre sort.

Sur une note plus politique reflétant ses convictions marxistes, Lalic envisage aussi *Le quart de la moitié du vide* comme un pied-de-nez au taylorisme : ayant connu de près les chaînes de montage en usine, où chaque détail dans une zone de travail est pensé en fonction de la productivité, l'artiste convie plusieurs objets et matériaux aux consonances à la fois communautaires, festives et industrielles qu'elle agence en des espaces ergonomiques dysfonctionnels, se prêtant davantage à l'exploration insouciant et à la curiosité du moment présent.

Suivant cette logique de mise en abîme et de complémentarités multiples entre le vide et un trop plein lui-même segmenté et en devenir, Manuela Lalic présentera ponctuellement de courtes actions spontanées à même l'installation. Ces insertions performatives permettront notamment au public de mieux cerner comment l'artiste affine le dialogue entre les objets et l'espace de présentation, et comment celui-ci module ses propres décisions.